

# Fragments d'un cours d'archéologie biblique

Autor(en): **Bovet, Félix**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **21 (1933)**

Heft 89

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380245>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## FRAGMENTS

### D'UN COURS D'ARCHÉOLOGIE BIBLIQUE

---

*La suite des lettres de Félix Bovet, longtemps attendue, paraîtra en même temps que ce numéro. Les Lettres de jeunesse seront désormais complétées par les Lettres de Granchamp, dont un de nos collaborateurs nous rendra compte. Si riches qu'ils soient, ces deux volumes de lettres sont loin d'épuiser ce que les manuscrits de Félix Bovet renferment d'intéressant.*

*Par la force des choses, elles ne font que peu de place au professeur d'Ancien Testament et nous n'y trouvons qu'un écho lointain de ces cours de Neuchâtel et de Genève qui furent si appréciés, et dont les Psaumes des Mahaloth ont conservé quelque chose. Quoique vieilles de plus de soixante ans, les pages qui suivent, prises dans les notes d'un cours sur l'archéologie sacrée des Hébreux nous paraissent valoir d'être mises en lumière.*

*Réd.*

A. M. Paul Matthieu, à Mulhouse.

Grandchamp, 9 mars 1872.

...Si j'en avais le loisir, je te communiquerais aussi un *excursus* sur le Progrès que j'ai fait dans une de mes leçons sur le Tabernacle. J'ai prouvé (je crois) que l'idée de progrès qui est si répandue de nos jours qu'elle nous paraît pour ainsi dire innée, est une idée purement biblique et que les Hébreux sont le seul peuple ancien qui l'ait eue. Les Grecs et les Romains n'avaient que l'idée de la décadence (les quatre âges d'Hésiode et d'Ovide). On m'a objecté l'Eglogue IV de Virgile et j'ai fait une leçon sur cette églogue ; j'ai montré qu'elle ne parlait point de ce que nous appelons un progrès, mais au contraire, d'un retour naturel d'une saison de l'*annus mundi* (voir Cicéron et Macrobe) — d'un nouveau printemps après l'hiver ; — en un mot l'idée de la Sybille et de Virgile (comme celle des autres Grecs et

Romains) est celle d'un *cycle* perpétuel, non d'un progrès. C'est même là ce qui m'a remis en goût de lire Virgile. Mais il faudrait de longs développements pour t'expliquer toute l'affaire.

#### SUR LE PROGRÈS

A l'occasion de ce que j'ai dit, que le *progrès* était une notion qui ne se trouve que chez les Hébreux, et spécialement à l'occasion de la dégénérescence du monde décrite par Hésiode et Ovide, on m'a objecté Virgile. En effet la IV<sup>e</sup> Eglogue semble faite tout à fait dans le même esprit que les prophéties hébraïques et chacun sait qu'on l'a appliquée longtemps au Messie (voir Dante) ou que du moins on a souvent cru que Virgile avait emprunté ses traits aux prophètes.

Il y a en effet de la ressemblance en bien des détails (à part certaines puérités que se permet cet « auteur sans défaut » et dont les prophètes ne se sont jamais rendus coupables — par exemple les moutons à laine rouge, ceux dont la couleur blanche deviendra jaune safran, et les agneaux qui se vêtiront spontanément de vermillon :

*Sponte sua sandyx pascentes vestiet agnos  
Et d'un rouge orangé s'habillent les agneaux*

comme a traduit récemment M. Maizouy de Lauréal), — et il ne serait en soi pas impossible que Virgile eût eu quelque connaissance indirecte des prophètes et de l'attente du Messie : les Juifs étaient nombreux à Rome. Vous savez que vingt ans après la mort de Jésus-Christ ils l'étaient assez pour faire des émeutes inquiétantes puisque Claude les chassa pour ce motif (Ils avaient même été déjà déportés en Sardaigne vers l'an 18 de Jésus-Christ. Voyez Suétone, *Tibère*, XXXVI, et Tacite) — et précédemment, quatre ans seulement avant que Virgile composât sa quatrième Eglogue, on avait remarqué à Rome le grand nombre de Juifs qui avaient rendu à César les honneurs funèbres. Ils l'avaient regardé comme leur Messie en tant qu'ayant détruit Pompée qui était à leurs yeux l'Antéchrist pour avoir pris Jérusalem et violé le Lieu Très Saint.

Quoi qu'il en soit, les ressemblances extérieures (accidentelles ou non) entre l'Eglogue de Virgile et les prophéties hébraïques ne servent qu'à faire mieux ressortir la différence ou, pour mieux dire, l'opposition entre elles quant au *fond* et à l'*esprit*. Nous allons voir que rien n'est plus loin de la notion de progrès que la conception de Virgile.

En effet nous savons tous ce que nous entendons par progrès. Ainsi, si j'entreprends d'aller à Paris, quand je serai arrivé à Dijon, j'aurai fait un pas en avant, c'est-à-dire un progrès. Mais si je me promène en long et en large dans ma chambre je ne progresse pas. La marche en rond des bœufs qui font mouvoir un battoir mécanique n'est pas une image du progrès. Le mouvement de rotation ou de révolution de la terre, la succession régulière des saisons, ne sont pas des progrès. Eh bien ! ce que Virgile se représentait était quelque chose de tout pareil à ce retour périodique des saisons. C'était une idée de la plupart des peuples anciens (moins les Hébreux). De même qu'une révolution de la lune constitue un mois — et une révolution de la terre autour du soleil une année, — de même il y avait suivant eux une année astronomique au bout de laquelle tous les astres se retrouvaient exactement dans les mêmes positions respectives qu'au point de départ. Cicéron (*De natura deorum*) appelle cette année-là *annus magnus* et Macrobe *annus mundanus*. Combien de temps fallait-il pour qu'une de ces révolutions s'accomplît ? *Quæ quam longa sit, magna quæstio est*, dit Cicéron. Macrobe l'évalue à quinze mille années ordinaires. Or, de même qu'après une révolution solaire les saisons se répètent avec les divers phénomènes, de même après la grande année, tout devait se répéter et l'Histoire recommencer exactement pareille : les quatre grandes saisons, âge d'or, d'argent, etc., devaient se succéder comme elles l'avaient fait précédemment.

Telle était la conception historique de la Sybille de Cume à laquelle Virgile s'en réfère, et d'après les livres sybillins on touchait à la fin des temps, au dernier mois pour ainsi dire de la grande année (*Ultima Cumæi*, etc.). Virgile dit tout simplement (ce que n'a jamais dit un prophète hébreu) que la grande année va recommencer par le premier bout (*Magnus ab integro...*, etc.) et il n'annonce point un progrès de l'Humanité existante, mais une nouvelle Humanité émanant des dieux comme la première : *Tum nova progenies...*, etc. (Heyne prouve que c'est bien le sens de ce vers.

Je le répète, l'idée de progrès que de nos jours nous sommes portés à croire innée et universelle, ne l'est point. Elle est biblique (ou hébraïque). Tertullien est le premier qui ait clairement saisi la Philosophie de l'histoire à ce point de vue, saint Augustin l'a suivi. La Renaissance a créé la Philosophie de l'histoire mais avec l'idée païenne, cyclique comme chez les Anciens ; c'est l'idée de Machiavel et de Vico. La philosophie du progrès, de la Bible et de Tertullien ne

fut retrouvée que par Turgot et par Condorcet. Je me rappelle avoir été frappé en lisant les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle de voir que, soutenant la supériorité des Anciens sur les Modernes, ils la trouvent chose toute naturelle parce que l'Humanité était alors moins vieille et moins déchuë.

On me dit que les Perses ont l'idée de progrès, mais parmi les peuples de qui nous tenons quelque chose, il n'y a que les Hébreux.

Les religions et les philosophies de la nature ne pouvaient en effet suggérer la notion de progrès, car la Nature ne montre nulle part le progrès, mais partout le cycle.

#### SUR LE TABERNACLE

Pour comprendre ce qu'est un édifice nous demandons d'abord son nom. L'idée générale nous est donnée ici par le nom et elle sera d'autant plus complète que nous trouvons pour cet édifice plusieurs noms, trois noms, ou même trois catégories de noms :

1. *Habitation* de Dieu (« demeure », « maison », « tabernacle »).
2. Tabernacle d'*assignation* ou tabernacle du *témoignage*.
3. *Sanctuaire*.

1. — Les Hébreux savaient bien que Dieu qui a fait le ciel et la terre n'habite pas dans des temples faits de main d'homme (Esaïe LXVI, 1, 2), mais que son *vrai* temple est celui qu'il s'est fondé lui-même : le ciel est son trône, la terre son marche-pied. *Ciel et terre* (= *univers*) sont son vrai Temple et ils sont représentés comme une maison ou une tente. Job xxxviii, 4-6 ; Psaume civ, 2b, 3a.

Le temple fait de main d'homme n'est qu'*un symbole de ce vrai temple*. Les païens avaient bien une idée analogue, en faisant leurs temples ils voulaient imiter l'univers visible. (En Egypte, plafonds bleus à étoiles d'or, voulant évidemment figurer le ciel.) Il y a une idée pareille, ou à peu près, dans le tabernacle hébreu aussi. L'univers étant toujours dans la Bible nommé par ses deux parties, ciel et terre (manifestation parfaite et habitation spéciale de Dieu — et manifestation imparfaite...) de là deux *parties* dans le Tabernacle. (Et déjà dans la Bible ciel et sanctuaire sont mis en relief. Ps. xi, 4 ; Hébr. ix, 24.)

Mais dans l'Ancien Testament ce n'est *pas* une représentation *matérielle* de l'univers, c'en est l'*idée*, c'est-à-dire l'univers comme manifestation des perfections de Dieu (Rom. i, 20).

2. — En outre et *surtout*, ce n'est pas, pour l'Ancien Testament, seulement dans l'univers que Dieu habite, mais *dans un sens tout particulier, au milieu de son peuple*. Car l'univers ne représente ses perfections que dans le domaine *physique*. Dieu a voulu les manifester dans le domaine *moral* (spirituel) et pour cela il s'est créé un *peuple* qui est sa demeure dans un sens plus élevé. Il est un Roi habitant dans son peuple. Et c'est à cette idée que se rattache exclusivement la deuxième catégorie de noms : tabernacle d'*assignation*, comme celui des chefs arabes. Là vient le peuple pour lui adresser ses requêtes, lui offrir ses hommages, et aussi pour recevoir ses ordres et ses arrêts, car si le peuple y doit venir (*y est assigné*), Dieu de son côté y témoigne de lui-même, s'y fait connaître (tabernacle du *témoignage*) et le premier témoignage qu'il ait donné *de sa voix*, tous l'entendant, et écrit *de sa main* (les deux tables), est conservé au plus profond de ce tabernacle.

3. — Les noms de la troisième catégorie paraissent n'avoir pas besoin d'explication. *Lieu saint, sanctuaire*, c'est dans toutes les religions synonyme de temple. Oui, mais cela dit *beaucoup plus* ici. Chez les autres peuples, *saint* signifie seulement *appartenant à Dieu*. Mais dans la religion de la Bible seule, *Saint* est un *nom de Dieu même*. Que veut dire ce nom appliqué à Dieu ? C'est difficile. Cela paraît simple quand c'est appliqué à l'homme, car pour l'homme cela pourrait signifier simplement « conforme à la volonté de Dieu ». Appliqué à Dieu, cela signifie que quoique dans le monde, Dieu en est absolument indépendant et que le monde ne lui est point nécessaire, ne fait pas partie de lui (comme veulent païens et panthéistes). *Et l'homme n'est pas créé saint* ; il dépend, lui, de la nature, en fait partie, mais il a en lui le germe d'une transformation, qui doit le faire appartenir à un règne supérieur, au règne spirituel. Il est *appelé à être saint*. C'est ce troisième nom du Tabernacle qui porte nos regards le plus haut et aussi le plus loin dans l'avenir, car le Tabernacle n'est pas seulement destiné à figurer ce qui *est*, mais ce qui *doit être*.

Mais pour comprendre le sens d'un édifice, nous n'avons pas rien que son nom (ou ses noms) ; si nous voulons le comprendre encore mieux, nous l'examinons lui-même, plan, matériaux, aspect.

Le *plan* surtout est important, c'en est l'idée ; ce qu'on a voulu faire (et ici ce qu'on voulu *figurer*) sera révélé par les *formes* et *dimensions*.

Et c'est très frappant dans la description que la Bible nous donne

du Tabernacle. Les détails les plus minutieusement exacts ne portent point sur les matériaux et les couleurs, mais sur les dimensions — et ce n'est pas seulement les dimensions *générales* qui sont données, celle d'une paroi, d'une tenture, par exemple, mais celles de chacune des planches ou des pièces d'étoffe dont elle se compose.

Pourquoi donc ? C'est que, ainsi que nous l'avons dit, le Tabernacle est, du moins en premier lieu, l'image de l'univers (comme manifestation de Dieu), et que dans l'univers, la première chose qui frappe et révèle qu'il est l'ouvrage de Dieu (et non du hasard), c'est l'*ordre* qui y règne.

Au milieu des rochers rougeâtres du désert de Sināï, l'immense campement israélite composé de tentes noires en grossier poil de chèvre. Au milieu, un grand espace carré formé par les tentes des sacrificateurs et des lévites. Dans cette place s'élève le prétoire, le quartier général, c'est la tente du Roi invisible d'Israël, roi de ce peuple, « bien que toute la terre lui appartienne » (Exode XIX, 5) ; il est son roi, — non point en vertu d'un privilège exclusif, mais parce que Dieu qui n'a pas fait sortir d'un seul mot le monde du néant, mais l'a formé à travers de longues périodes, crée aussi un monde spirituel et moral à travers la série de ces périodes que nous nommons l'Histoire. Il est le Roi du monde, et pourtant il veut qu'on lui dise : Que ton règne vienne ! La lumière donnée à Israël est une des premières étapes de cette création spirituelle, de ce débrouillement du chaos moral de l'Humanité.

Cette tente est entourée d'un parvis, c'est-à-dire d'une cour, formé de toiles blanches, image de la sainteté qui est le caractère du développement historique dont il s'agit. Mais le peu de hauteur de ces toiles et des colonnes qui les soutiennent (tout juste ce qu'il faut pour empêcher les regards du dehors) donne à ce parvis un caractère modeste qui indique que ce parvis ne symbolise encore qu'un progrès relatif et un état relativement imparfait. Et si nous mesurons, le chiffre 5 empreint partout (dans la hauteur des colonnes et dans leur distance) confirme cette impression-là, et nous avertit que le peuple qui a accès dans ce parvis, tout en étant peuple saint, est plus exactement encore « appelé à être saint » suivant le mot de l'apôtre Paul. Cependant les quatre colonnes de l'entrée et le rideau qui la ferme et dont les couleurs reflètent la lumière sous tous ses aspects, nous annoncent que c'est le parvis du séjour de la lumière.

En entrant dans ce parvis, nous nous trouvons avant tout en face

de l'autel des offrandes : cet autel nous rappelle qu'avant tout on doit être réconcilié avec Dieu dont le mal moral nous sépare, et que l'on n'entre pas devant lui les mains vides, mais qu'en s'approchant de lui on doit renoncer à soi-même et lui donner son cœur.

Nous voici devant l'entrée de la tente elle-même. Mais ici notre image reflétée par les miroirs qui entourent la cuve d'airain nous montre nos souillures et l'eau de la cuve est là pour que nous passions par la purification, par le baptême de la repentance selon l'image employée symboliquement aussi par Jean-Baptiste et par Jésus-Christ lui-même.

Le tabernacle lui-même, ses colonnes d'or de l'entrée, son élévation plus grande que celle du parvis, ses proportions plus régulières (hauteur et largeur égales) indiquent qu'il symbolise un degré de développement supérieur. En effet dans l'intérieur il ne s'agit plus d'une préparation faite par l'homme pour s'approcher de Dieu, c'est Dieu qui s'y manifeste et qui a préparé ses dons dont les dimensions sont égales en tout sens. Tout au fond est le sanctuaire éveillant l'idée de perfection absolue. Dans ce sanctuaire au sein de l'obscurité, et inaccessible aux hommes, est le trône de Dieu. Il a pour base la Loi morale éternelle, la Loi gravée dans le cœur de tout homme et promulguée sur le Sinaï. A sa droite et à sa gauche sont, non pas des lions, images de la puissance judiciaire et royale, comme sur les degrés du trône de Salomon, mais des images symbolisant la vie sous toutes ses faces et dans ses perfections. Et sur le trône, rien, rien que la présence invisible du Dieu qui remplit l'immensité. Ce fut un sujet d'étonnement pour Pompée lorsqu'il entra dans le Temple. (*Nil præter nubes et cæli numen adorant*, Juvénal, Sat. XIV.)

Mais ce Dieu caché est aussi le Dieu qui se révèle. Dans le Lieu Saint qui précède le Sanctuaire, immédiatement devant le voile qui dérobe le trône de Dieu au regard des saints eux-mêmes, c'est-à-dire des prêtres, se trouve un autel sur lequel brûle un parfum qui remplit l'édifice et qui représente l'Esprit de Dieu. A sa droite et à sa gauche, les deux dons de cet esprit, vie et lumière sont représentés par une lampe toujours allumée et une table toujours servie.

Voilà, Messieurs, dans son extrême simplicité ce tabernacle des Hébreux *parvus videri, sentiri ingens*, petit aux regards, immense par les idées qu'il éveille.

Félix BOVET